

La Chasse aux Médailles !

Quatrième partie de L'ANTRE DU CRIME.

I

Le cœur de plus en plus rempli d'une ivresse inconnue de lui jusqu'alors, Paul remonta le grand bras de la Marne, atteignit le remisage de son bateau qu'il amarra solidement, réunit ses outils de pêche en un seul faisceau, serra ses pots de terre et ses boîtes de fer-blanc, prit son sac en filet dans lequel il introduisit la superbe brème capturée en dernier lieu, et très joyeux, très fier, il s'engagea sur le chemin qui conduisait à la petite villa.

Madeleine le guettait depuis le seuil.

— Six heures sonnées ! lui cria-t-elle du plus loin qu'elle le vit. Dépêchez-vous donc, monsieur le pêcheur, que je prépare votre friture... si vous en avez une... ce qui n'est pas bien sûr...

— Ah ! tu crois ça répliqua Paul en riant.

— Dame ! il me semble... un apprenti pêcheur...

— Eh bien ! regarde ce qu'il t'apporte, l'apprenti pêcheur.

En même temps le jeune homme étalait le contenu de son filet devant la vieille servante, qui poussa une exclamation de surprise.

Elle n'en croyait pas ses yeux.

— C'est bien Dieu possible ! fit-elle ensuite. Il a dévalisé la Marne !... En voilà du poisson pour de vrai ! Et vous avez pêché ça tout seul ?

— Nous étions deux... Ma ligne et moi.

— Eh bien ! pour votre récompense je vais vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir... Nous aurons quelqu'un à dîner...

— Fabien... s'écria Paul. Je lui avais écrit...

— Ce n'est point M. de Chatelux...

— Mon père, alors ?

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

— Il y a envoyé une dépêche que je me suis permis de lire... il arrivera par le train de six heures et demie... Vous n'avez que le temps de courir le chercher à la gare.

— J'y vais... Ah ! oui ma vieille Madeleine, voilà une bonne nouvelle !

S'étant débarrassé de ses outils de pêche, Paul prit sa course dans la direction de la rivière, sauta dans son bateau, et dix minutes plus tard il était à la gare de Saint-Maur où il embrassait son père qui descendait du train.

Raymond, après avoir fait de nombreuses courses dans Paris, n'avait pu résister au désir d'aller voir son fils.

Il arrivait juste à l'heure indiquée par sa dépêche.

Après avoir répondu avec effusion aux étreintes de Paul, il le regarda très attentivement et il lui sembla que, depuis deux jours qu'il ne l'avait vu, l'apparence extérieure s'était déjà modifiée d'une façon satisfaisante.

Le jeune homme raconta dans tous ses détails la pêche miraculeuse à laquelle nous avons assisté, mais il eut grand soin de ne pas dire un seul mot de son entrevue avec l'inconnue mystérieuse.

Pourquoi ?

La Marne fut traversée et le père et le fils gagnèrent l'habitation où Madeleine préparait leur repas.

La brave servante manifestait le débordement de sa joie par de vieux refrains du temps de sa jeunesse chantés d'une voix chevrotante.

Le dîner fut gai, quoique Raymond eût annoncé qu'il lui faudrait retourner le soir même à Paris ; mais la promesse faite par lui de revenir à bref délai rendait moins pénible l'idée de la séparation.

Cette séparation eut lieu vers dix heures.

Raymond embrassa son fils, qu'il ne voulut point autoriser à le reconduire, serra la main de Madeleine et partit.

Paul, qu'une journée très active avait nécessairement fatigué, se mit au lit aussitôt après son départ.

Nous n'étonnerons pas nos lecteurs en affirmant que, malgré sa fatigue, il ne dormit guère.

Dans un état de demi-assoupissement, qui n'était ni la veille absolue ni le sommeil complet, il rêva de la *Fée aux saules* ; c'est ainsi qu'il appelait la jeune fille dont il ignorait le nom, mais dont l'imagination remplissait sa pensée.

— Je veux la revoir, murmurait-il. Je la reverrai... Demain je retournerai à la pêche... J'attacherai ma barque au même endroit des saules... Elle viendra sans doute lire au bord de l'eau... Pourquoi ne viendrait-elle pas ?... Pourquoi ne désirerait-elle point ma présence comme j'ai soif de la sienne ? Il me semble que mon cœur lui appartient tout entier et pour toujours... Pourquoi ne me donnerait-elle pas, en échange, une part du sien ?

Puis il se posait ces questions, auxquelles naturellement il ne pouvait répondre :

— Est-ce une fille ?

— Est-elle mariée ?

— Est-elle veuve ?

— Elle porte des vêtements noirs. De qui est-elle en deuil ? Est-ce un père ? est-ce un mari ?

Et mille pensées confuses s'entrechoquaient dans l'esprit fébrile du jeune homme, et son imagination atterrit des châteaux en Espagne, comme il arrivait toujours au début d'un premier amour, et même bien souvent d'un second.

À la pointe du jour seulement il s'endormit tout à fait, mais d'un sommeil agité, peuplé de songes où passait et repassait sans cesse le visage adorable de Marthe.

Si le fils de Raymond gardait dans sa mémoire, et surtout dans son cœur, le souvenir de l'entrevue à laquelle nous avons assisté, ce souvenir n'était ni moins présent, ni moins précieux, à l'esprit et au cœur de Marthe.

Elle aussi pensa tout le jour au jeune pêcheur inconnu. Elle aussi, elle en rêva toute la nuit, et de même qu'il se disait : *Je veux la revoir !* elle murmurait :

— Je serais bien malheureuse s'il fallait ne plus le revoir ! Pourvu qu'il revienne !

À huit heures du matin Paul se leva, s'habilla et descendit.

Madeleine était déjà, malgré son âge, debout depuis longtemps, et elle avait préparé le premier déjeuner du jeune homme.

Paul mangea peu et, dès qu'il eut fini ce frugal repas, prit son chapeau.

— Vous sortez... déjà ? s'écria la vieille servante un peu surprise.

— Comme tu vois, ma bonne Madeleine...

— Où pouvez-vous aller si matin ?

— Renouveler ma provision d'amores...

— Vous comptez donc pêcher encore aujourd'hui ?

— Mais, certainement !... aujourd'hui, demain, et tous les jours...

— Alors, ça devient une passion, la pêche ?

— C'est au moins pour moi un plaisir très vif...

— Mon bon Dieu, qu'est-ce que nous allons faire de tout le poisson que vous prendrez ?...

— Je le mettrai dans le compartiment percé de trous du bateau... il s'y conservera vivant...

Puis le jeune homme, muni de son pot à vers rouges, et de sa boîte de fer blanc, traversa la rivière pour aller faire ses emplettes chez Tardif, le marchand d'outils et d'accessoires de pêche.

Ce n'était pas là, d'ailleurs, le seul motif de sa sortie matinale.

Il voulait tâcher de savoir qu'elle était la jeune femme avec qui, la veille, il avait causé. La *Fée aux saules* :

Près du bateau de blanchisseuses où il avait amarré son bateau, il rencontra le patron du restaurant de l'île qui lui demanda, en le saluant :